

O. Tity Faye

Prêt pour la Révolution ?

*De l'emprise du parti unique
à la marque du fouet rouge : la révolte*



La tourmente, livre II

Ecrire l'Afrique
Ecrire l'Afrique

Harmattan  Guinée

Prêt pour la Révolution ?
*De l'emprise du parti unique
à la marque du fouet rouge : la révolte*

Écrire l'Afrique
Collection dirigée par Denis Pryn

Romans, récits, témoignages littéraires et sociologiques, cette collection reflète les multiples aspects du quotidien des Africains.

Dernières parutions

- O. TITY FAYE, *Selon la Révolution ! La randonnée de l'étudiant guinéen sous la Révolution. La tourmente, livre I*, 2014.
- Karamoko KOUROUMA, *Poste 5 ou l'incroyable aventure de Togba*, 2014.
- Bakonko Maramany CISSÉ, *Émigrer à tout prix. L'Amérique, l'Europe ou la mort*, 2014.
- Bakonko Maramany CISSÉ, *Tombe interdite. Histoire de l'enfant prodige*, 2014.
- Abdoulaye MAMANI, *Le puits sans fond*, 2014.
- Pino CRIVELLARO, *Burundi mon amour*, 2014.
- EL HADJI DIAGOLA, *Un président fou*, 2014.
- J.D PENEL, *Idriss Alaoma, Le Caïman noir du Tchad*, 2014.
- Koffi Célestin YAO, *Le bateau est plein, je débarque*, 2013.
- Kapashika DIKUYI, *Une étrange famille congolaise et son odyssée*, 2013.
- Patrick-Serge BOUTSINDI, *Jour des funérailles à Poto-Poto*, 2013.
- El hadji DIAGOLA, *Ma femme m'a sauvé la vie*, 2013.
- Gilbert TSHIBANGU KANKENZA, *À la rencontre du destin*, 2013.
- Abderrahmane NGAÏDÉ, *Une nuit à Madina do Boé*, 2013.
- Henri PEMOT, *Kimpa Vita, Une résistante Kongo*, 2013.
- Richard GUERIN, *Le médecin errant de l'Afrique, les aventures de Jonas*, 2013.
- Patrice ITOUA, *La banque mondiale et la CEMAC, Un partenariat pour l'aide au développement de la sous-région*, 2013.
- Baudouin Mwamba MPUTU, *L'Afrique face au défi de la technoscience. Histoire et Enjeux*, 2013.
- Vicky Mujinga KALAMBAY, *Bilonda. Une écolière face à son destin*, 2013.
- Obambé GAKOSSO, *Les malades précieux*, 2013.
- Ano NIANZOU, *Sous les bombes de Char-kozy*, 2013.
- Francine NGO IBOUM, *Fleur brisée*, 2013.
- Lang Fafa DAMPHA, *African Aliens*, 2013.
- Claude-Ernest NDALLA, *Le Gourou. Une imposture congolaise*, 2013.
- Salvator NAHIMANA, *Angélique Gisèle Nshimirimana. Mon homme m'aurait mangée toute crue. Edition bilingue kirundi-français*, 2013.
- Aboubacar LANKOANDE, *La palabre des Calaos*, 2013.

O. Tity Faye

Prêt pour la Révolution ?

*De l'emprise du parti unique
à la marque du fouet rouge : la révolte*

La tourmente, livre II

L'Harmattan

Du même auteur, aux éditions L'Harmattan

Guinée. Chronique d'une démocratie annoncée, 2008.

*Selon la Révolution ! La randonnée de l'étudiant guinéen sous la Révolution.
La tourmente, livre I*, 2014.

La chute de la Révolution. Les derniers complots. La tourmente, livre III, 2014.

© L'Harmattan, 2014
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-03149-1
EAN : 9782343031491

AVERTISSEMENT

Les personnages fictifs de ce roman sont plantés dans une réalité sociopolitique et culturelle vécue. Le cadre choisi aurait pu les engendrer à partir de cette réalité, tel que l'imagine l'auteur. Cependant, **toutes ressemblances fortuites avec des personnes qui ont existé ne seraient que pures coïncidences.**

Note de l'auteur - J'espère que les anciens élèves professeurs ainsi que les encadreurs pédagogiques de l'École normale supérieure ne verront en ce roman d'autres malices que celle de préserver une certaine mémoire collective à partir de l'imaginaire du vécu. Je suis convaincu que certains pans de la réalité politique et sociale d'alors ramèneront en surface bien des souvenirs... et une part d'Histoire pour nos enfants.

Ousmane Tity Faye, *ancien élève de l'École normale supérieure de Manéah-Guinée.*

CHAPITRE 1

La sauce aux feuilles

Quatorze heures-quinze, la sonnerie indiquant la fin des cours à l'École normale supérieure de Gbalan avait retenti. C'est le moment que Bademba attendait pour conférer avec ses cinq disciples les plus proches dans la classe. On les y laissa en prévoyant que le débat sur la religion risquait de se poursuivre à l'heure du déjeuner et, peut-être dans les dortoirs. En attendant, les autres étudiants se précipitaient vers la cantine, à vive allure. Ce n'était pas pour avoir la meilleure place ou la plus grande quantité de plat. Ces problèmes avaient été résolus.

Chaque élève professeur partageait une large table à manger avec quatre ou six autres, selon les affinités. Sur chaque table, le nombre de couverts correspondait au nombre de personnes. Un premier service était assuré d'avance par les cuisiniers qui servaient tout le monde à égalité. Ensuite, pour se resservir, il suffisait de faire quelques pas jusqu'au comptoir. Les jeunes cuisinières, sourire aux lèvres, servaient la quantité demandée. Les bousculades étaient rares.

La ruée vers la cantine certains jours comme celui-ci dépend d'une pratique dont Mamy Camara fut la vedette à son insu et peut-être à son détriment. Affecté à titre provisoire par Tiofane, à la gestion de la cuisine, il y allait à treize heures quarante-cinq pour s'assurer que le repas serait prêt à la sortie des étudiants. Il créa ainsi le rituel qui fut appelé « aller goûter ». Il fallait selon lui, s'assurer de la qualité des mets. Cela lui vaudra, en partie, le surnom de « Sökhö Mamy. » En langage soussou, le terme « *Sökbö* » indique l'oncle dans les familles. En général, il s'agit des petits

frères de la mère et du père avec lesquels on pouvait jouer et faire des plaisanteries au quotidien.

Dans un mariage, Sökhö est une expression respectueuse utilisée par la femme qui évite d'appeler l'époux par son nom de famille. L'expression pouvait servir, par ailleurs, à couvrir une relation amoureuse hors mariage. En société, l'appellation *Sökhö* entre individus vaut par ses sens affectif et amical consensuels. Elle peut, par dérision, s'adresser à une personne qu'on ne prend pas très au sérieux dans une situation donnée. Entre des individus n'ayant aucune parenté biologique, l'ambiguïté était difficile à percer. Dans le cas de Mamy Camara, devenu « Sökhö Mamy » cette ambiguïté était plus épaisse encore. On avait découvert qu'il faisait plus que de s'assurer de la qualité des repas. Il se faisait servir un premier plat complet. Pour cela, Sökhö Mamy avait codifié un dialogue entre lui et les cuisinières. Arrivé au réfectoire, il se plantait au milieu de la salle, pour demander d'une voix d'autorité.

— Le repas est-il prêt ?

Elles lui répondaient en chœur, en langage soussou.

— Oui, Sökhö Mamy le repas est prêt.

Il répliquait alors d'une voix faussement coléreuse.

— Comment vais-je le savoir ?

Les cuisinières se précipitaient pour le servir copieusement. À son retour, quand on voyait ses yeux briller de satisfaction, chacun savait que la qualité du repas était bonne. Par l'autorité acquise sur les cuisinières, il marquait l'autorité de Tiofane, en l'appelant Sökhö. L'information sur la qualité du repas arrivait d'abord à l'oreille de ce dernier avec lequel il occupait la même table.

La course au réfectoire dépendait donc des prestations de Sökhö Mamy. L'émerveillement sur son visage était, principalement, remarquable les jours de la sauce aux feuilles dénommée « *Piléti kanè* ». Ce qui veut dire en langue soussou : « *briseur d'assiette*. »

C'était l'un de ces jours, avidement, attendus par les étudiants. La sauce aux feuilles *Piléti kanè* est préparée à partir d'une combinaison de feuilles spéciales avec de la pâte d'arachide, associée à des bris de poissons séchés, écrasés en miettes, avec divers condiments bien dosés. La cuisson est faite jusqu'au point où l'huile d'arachide flotte au-dessus de l'ensemble. Cela indique une osmose parfaite entre les ingrédients fondus dans les feuilles déjà transformées en pâte. Le dosage équilibré de ces ingrédients est la clef du succès qui nécessite une véritable expertise. Peu de femmes pouvaient s'enorgueillir de réussir la recette. Bien faite, le goût de la sauce est

excellent. On la mélange à du riz cuit à point, mangé à la main ou avec cuillère et fourchette.

L'anecdote qui donne son nom à la sauce, dit que chaque fois qu'elle était servie dans une assiette de verre ou de porcelaine, celle-ci finissait par être brisée. En voulant torcher l'intérieur de l'assiette pour avoir les plus petites miettes de la succulente sauce, l'assiette glissait des mains du mangeur, tombait et se brisait. Il n'y avait aucune honte. La cuisinière se consolait de savoir que sa sauce a été réussie. Cependant, par souci d'économie, on prenait la précaution de la servir dans des ustensiles plus résistants aux chocs.

Les étudiants devinaient les jours de la sauce « Piléti kanè » à la mine particulièrement réjouie de Sökhö Mamy, accompagnés de hochements de tête. Il faut dire que Mamy Camara aimait avoir le ventre plein de bonnes choses. « La bonne bouffe » était son expression favorite.

Dans sa classe de Géo-éco, les jours de Piléti kanè, les cinq dernières minutes de cours étaient toujours consacrées au spectacle qu'il offrait, malgré lui. Ses efforts pour éviter de perturber la classe aboutissaient plutôt à l'effet contraire. Ce qui créait, inévitablement, une situation cocasse.

Tiofane ne réussissait, jamais, à contenir son rire quand Sökhö Mamy lui disait exaltation, à voix basse.

— Piléti kanèèè. Oui, Vice aujourd'hui c'est piléti kanèèè, piléti kanèèè..

Il tirait sur la dernière syllabe avec ravissement, ses yeux étincelants, grandement écarquillés. À ces moments on avait, toujours, l'impression que Sökhö Mamy venait de faire une découverte inouïe. Inconsciemment, il finissait par lever les yeux et les bras au ciel dans un geste de remerciement céleste. Alors les têtes se tournaient vers eux. L'hilarité collective le surprenait toujours et son air étonné l'amplifiait. Il accusait, derechef, les plus rigolards d'avoir perturbé le cours.

Au réfectoire, il restait un point de mire. Ce dont il ne se réjouissait pas toujours. Sökhö Mamy, malgré son cérémonial « aller goûter le repas » se servait abondamment de nouveau. Il avait l'ingéniosité de remplir son assiette de riz à ras bord en superposant les couches afin d'obtenir un maximum en hauteur. On aurait dit un château de cartes. Il ne s'écroulait jamais. Sökhö Mamy le vidait par le haut ou le bas et sur les flancs avec dextérité.

Un jour, Madi Sylla, qui maniait l'humour autant que Cégba et Mopiva, découvrit et dénonça la manœuvre. « Regardez. Sökhö Mamy fait de la

géographie physique au réfectoire. Il construit une montagne de riz stratifiée dans son assiette. »

L'intéressé avait mal pris la chose. Plusieurs étudiants ont dû s'interposer pour l'empêcher de frapper Madi. Depuis ce jour, l'expression *tu fais la montagne* voulait dire que tu t'es servi comme Sökhö Mamy. Il tenta de l'interdire avec une proclamation publique dans la salle à manger. L'index boudiné pointé, il menaça en déclarant.

— Quiconque aura l'audace de dire cette phrase en ma présence, peut dire adieu à son tympan. "Je frappe son tympan." Un raccourci. C'était pour dire qu'il le gifle à lui faire péter son tympan. Son physique plantureux avec ses muscles saillants montrait qu'il en était capable. On le savait et on se méfiait. Mais l'interdit ne durait pas plus qu'une semaine avant que quelqu'un l'enfreigne. Exprès ou non. Celui-ci faisait semblant de se moquer d'un copain. Il s'excusait ensuite, avec fortes imprécations de repentance. Préserver son tympan.

Sökhö Mamy levait souvent la main sur les étudiants fautifs, mais ne frappait jamais. Au fond c'était un tendre. Il pardonnait à chaque fois. En fin de compte, il suffisait de dire l'expression sans le regarder. Bien que l'effet *Sökhö Mamy* animait constamment le temps du réfectoire, les étudiants avaient d'autres sujets de discussion qui l'éclipsaient, pendant et après les repas. On les appelait « Les discussions digestives. »



Avec les bris d'assiettes pendant et après le repas de ce jour à cause de la sauce piléti kanè, « les discussions digestives » autour de la méthodologie d'organisation des cours étaient au nombre des priorités. À quatre-vingt-dix pour cent, les nouveaux élèves professeurs devaient faire des exposés sous forme de cours. Être élève professeur et professeur à la fois était une nouvelle aventure excitante. Ils prenaient conscience du surplus d'efforts à fournir et l'acceptaient. Il valait mieux s'exercer, corriger les fautes et erreurs, avant d'aller dans les établissements où ils devraient enseigner avec la mission de relever le niveau. Il y avait aussi la question relative au mystérieux « fouet rouge. »

Des petits groupes de conversation, table par table, la discussion devenait générale. Tiofane, assis à la même table que Manga, Robert et Sökhö Mamy écoutait les avis des uns et des autres, en se rassurant. L'École normale supérieure apportait quelque chose de spécial...

Entre de grosses cuillerées de riz à la sauce de feuilles, Tanoh Diallo de la Chaire de Mathématiques discutait avec ses trois convives de table tout

en cherchant des supporteurs à d'autres tables. Ce fut lui, qui interrompit le cours des pensées de Tiofane.

— Hein ! Vice, qu'est-ce que vous en pensez ? Je crois que du point de vue de la méthodologie c'est la même chose en Sciences exactes qu'en sciences sociales. N'est-ce pas ? Mais avec le "fouet rouge", on a l'impression de ne rien faire.

Chacun avait besoin de s'assurer que son opinion rejoignait celle de la majorité. Tiofane le comprenait bien et savait aussi que l'avis du Vice-président du C. a., qu'il était, comptait. Cependant l'expression « fouet rouge » l'intriguait.

— Oui, bien sûr à quelques différences technique près. Répliqua-t-il. Nous allons avoir trois années de pratique interne avec cette méthodologie, plus l'année de stage dans les écoles. Ça donne du pli. Mais qu'est-ce que tu entends par fouet rouge ?

Tanoh écarta ses deux mains, les paumes ouvertes, en direction des étudiants de sa table, dans un geste qui signifiait « Voilà ! Je vous l'ai bien ». Satisfait d'avoir attiré l'attention du Vice-président, il enchaîna pour répondre à la question posée.

— Je ne sais pas pour vous autres en Sciences sociales, mais nous en classe et dans les autres Chaires de Sciences exactes, les moyennes sont comme classifiées. Nous avons tous entre 5 sur 10 et 5,50 sur 10 quelles que soient les différences d'efforts et de recherche.

Tanoh s'occupa de finir son assiette alors que Tiofane essayait de dépasser sa surprise pour mieux comprendre. Il fit mentalement la revue de ses notes de classe qui, il le savait ne dépassait 5,50 dans aucune des disciplines. Il l'avait attribué à ses nouvelles occupations au sein du C. a. et s'était promis de mettre les bouchées doubles après le lancement des activités. Il jeta un coup d'œil à Tanoh avec l'intention de lui demander des précisions. Sökhö Mamy l'arrêta en déclarant.

— Vice, je viens de faire un récapitulatif de mes notes une nouvelle fois, à part un 5,50, j'aligne des 5,00 sur 10 et deux 5,30 sur 10. Je me disais que c'était une période d'adaptation aux nouveaux procédés, mais à y réfléchir, cette histoire de *fouet rouge* tire les oreilles.

— J'ai un alignement de 5,50. Confirma Manga, l'air égrillard comme toujours en face des défis. Moi qui me targuais d'être Monsieur 7 sur 10. Je me disais aussi que les profs faisaient preuve de dureté pour qu'on fasse plus. Mais ça ressemble à un scénario monté quand dans une division entière, les étudiants cumulent de 5,00 à 5,50 sur 10, tous.

— Je pense qu'il faut ouvrir une enquête. Renchérit Robert. Nous savons maintenant pour les Sciences exactes. Il reste à savoir si c'est le cas en sciences sociales. Je ne suis pas un génie typique, mais me retrouver en dessous de mes zigzags entre 6,50 et 7,00 sur 10 au plafond de 5,00 sur 10 me gêne beaucoup.

Il lutta pour refouler son bégaiement.

— Je me souviens, poursuivit Robert, que la semaine dernière Mader Diallo de notre classe et Ahmadou Haidara de philohistoire se plaignaient des notes. L'un avait même dit, "Ce n'est pas possible que nous ayons les mêmes notes dans différentes disciplines et dans des chaires différentes." Moi, j'avais mis ça au compte de mon éternelle insatisfaction Vis-à-vis de mes notes. Mais les nouvelles révélations...

Le visage de Tiofane s'était crispé et soudainement couvert de sueur. Le signe qui révélait son émotivité ou sa colère. Il brossa sa chevelure du plat de sa main droite avec la sueur du front. Cette fois la colère était la dominante.

— Comment est-ce possible ? Balbutia-t-il. Ils ont maille à partir avec certains étudiants et ils mettent tous les autres dans le même panier à salade. Robert l'interrogea.

— Que veux-tu dire Tiofane ?

— C'est simple. Rétorqua-t-il. Si les profs adoptent une telle attitude, il doit y avoir une raison...

— La première Assemblée générale ! S'écria Manga. M. Bouna Kalil avait dit, et je le paraphrase, "Nous sommes le rocher et vous êtes l'œuf. Le moindre choc entre nous et vous serez brisés".

Tiofane essaya de repousser l'idée.

— Depuis, il n'y a pas eu de choc si je ne...

Manga l'interrompit en ironisant.

— Tu t'abuses comme toujours, en oubliant très vite ce que tu fais ou fais faire.

Timidement, Robert hasarda.

- C'est vrai Tiofane. Tu dois te souvenir de l'affaire de la "*Bande à Tiofane*" avec l'officier-major... Tu sais l'affaire du garde-à-vous, l'assemblée extraordinaire au cours de laquelle les étudiants ont encore fait feu de tout bois.

— Apparemment ça brûle encore ces feux de bois et ils nous brûlent. Déclara Sökhö Mamy, comme une oraison funèbre. Puis philosopant à sa manière, il ajouta.

— Dans mon village il y a un dit qui enseigne que si tu dis à l'enfant qui joue avec de la braise, “éloigne-toi du feu pour ne pas te brûler et qu'il te réponde, grand frère je sais m'en protéger.” Alors, laisse-le se brûler. En hurlant de douleur, lorsqu'il se brûle, il aurait appris sa leçon.

Tiofane commença un sourire qui se termina par un rire sardonique.

— Eh bien, c'est vrai *Sökbö*. Nous nous sommes approchés trop près du feu et nous nous brûlons. Les conséquences ! Mais à partir de l'expérience acquise, nous savons, désormais, comment nous comporter avec le feu. Énigmatique, il ajouta.

— Nous allons faire un autre feu dont nous éparpillerons les braises sur le passage des grands frères, les profs. Ses convives le consultèrent du regard avec étonnement pendant qu'il promenait ses yeux sur les étudiants dans le réfectoire.

De table en table, les discussions se chevauchaient, entremêlées aux sons des cuillères et des assiettes. De temps à autre, à dessein, quelqu'un lâchait à haute voix, un éloge sur la sauce ou les cuisinières. Alors les conversations retournaient, quelques instants, sur la comparaison des sauces aux feuilles à l'arachide, aux tomates avec de gros poissons succulents ou de la viande. Les échanges de recettes avaient leur part d'importance. On se rappelait, avec des émotions diverses, les repas de maman ou de grand-mère. Les treize filles et femmes éparpillées sur quelques tables se contentaient de rire à gorge déployée lorsqu'un garçon essayait d'expliquer la recette spécifique de la sauce aux feuilles dans son village ou sa région de naissance.

Ces sujets de conversation dominaient partout sauf sur la table que Nédia partageait avec Tima, Tibra et Madi. Pourtant la discussion ne tournait pas autour des élections passées. Tibra semblait avoir digéré la pilule. Tima tentait de donner des conseils de prudence à son amie qui avait jeté son dévolu sur le Vice-président du C. a. Son cousin n'était pas du même avis.

— Tima, je pense que tu devrais la laisser tomber amoureuse. Après tout Tiofane est devenu le Vice. Alors, il y a intérêt à être avec lui.

— De cela, je n'en disconviens pas. Si ce n'était que cela. Mais regarde, elle n'a même pas mangé la moitié de son plat. À force de jeter des coups d'œil, elle en a répandu sur la table. Nédia d'habitude si soigneuse à table ! Je n'en reviens pas. Madi, qui partageait l'avis de Tibra, ironisa.

— Tu devrais plutôt l'aider, il me semble.

— C'est ce que j'essaie de faire. En lui parlant de la mauvaise réputation de Tiofane, je ne veux pas la décourager. Je souhaite, simplement, qu'elle sache à quoi s'en tenir. Là, elle flanche carrément.

Nédia écoutait sans rien dire. Souriant, béatement, elle faisait mine de s'appliquer à finir son assiette. En réalité, elle jetait des regards énamourés vers Tiofane au moment où celui-ci discutait du « *fouet rouge* ». La découverte de la méthode utilisée par les professeurs pour prendre leur revanche en égalisant à la baisse leurs notes le révoltait. Indigné Tima ne cessait de réprimander Nédia.

— Elle devient carrément indécente. Regardez là. Elle ne se gêne même pas de le regarder, effrontément. Heureusement qu'il n'y prête pas attention. Elle a choisi cette table pour ça. Tima secouant sa tête de gauche à droite, en signe de désespoir, regardait son amie qui la gratifia d'un sourire.

— Tu sais bien que je ferai ce que je veux en lui faisant faire ce que je veux. Avait dit Nédia en tournant la tête pour continuer son manège. Ce fut Manga qui cueillit son regard. Il lui sourit en pointant son doigt sur Tiofane. Nédia acquiesça de la tête. Discrètement, Manga informa son ami de l'intérêt que lui portait la jeune fille. Tiofane se retourna et croisa le regard flamboyant de Nédia.

— Pour qui tu te prends ? Murmura-t-elle à son attention. Ça fait plus d'une heure que j'essaie d'avoir ton contact visuel. Tiofane ne comprit ni n'entendit rien. Mais il eut la sagesse de sourire en lui faisant un salut de la main. Elle se détendit et lui fit un sourire resplendissant avant de revenir aux convives de sa table qui n'avaient rien suivi, cette fois-ci.

— Et voilà ! Jeta, joyeusement, Nédia en bombant sa poitrine admirable sous sa chemisette. Le sourire toujours aux lèvres, elle demanda.

— De quoi parlions-nous ? Les autres la regardèrent, se demandant si elle ne devenait pas folle. Tima comprit instantanément.

— Elle a eu son contact visuel. Dit celle-ci, en rigolant. Les deux garçons regardèrent du côté de la table où Manga, Tiofane, Robert et Oncle Mamy Camara devisaient tranquillement.

— Quand ? demandèrent-ils d'une seule voix, en riant.

Le réfectoire se vidait progressivement. Dehors, les étudiants choisissaient soit de continuer à bavarder sous la véranda soit de rejoindre leur dortoir pour une légère et courte sieste. Avec la méthode d'enseignement dont ils étaient les principaux garants, le temps des longues siestes dans l'après-midi était révolu. Il fallait, désormais, les consacrer à la préparation des cours, aux séances de lecture et aux prises

de notes. Apparemment, s'ils étaient conscients du phénomène du « fouet rouge », chacun se disait, intimement et individuellement, qu'il fallait redoubler d'efforts.

Les membres du C. a. attendaient le moment du départ des étudiants pour avoir une séance de réunion préparatoire avant la rencontre avec le Directeur général, Président du C. a.. Alors que la salle se désemplissait, ils s'arrangeaient pour prendre place autour de la table qu'occupait le Vice-président. Celui-ci, poursuivant sa conversation avec Manga, Robert, et Mamy, s'était laissé entraîner jusqu'à la porte de sortie.

En se retournant, il se cogna contre Nédia, recula maladroitement pour se retrouver adosser contre une partie du chambranle de la porte. La jeune fille avança sur lui jusqu'à ce que leurs souffles se mêlent. Elle se pencha pour dire dans une de ses oreilles.

— Je serais partout où tu seras, jusqu'à ce que tu apprennes à me voir.

Elle partit à la vitesse de l'éclair en lâchant son « Houm » coutumier.

Interloqué, Tiofane était resté le dos appuyé contre la porte. Tibra imita Nédia en soufflant dans l'autre oreille de Tiofane.

— Voici un combat à perdre. Il est sans merci jusqu'à ce que tu te rendes.

Tima se plaça en face de lui, pour dire. « Nédia est mon amie. Alors, je ne veux pas voir ses larmes. »

Tiofane ne trouvant rien à répondre, sur le moment, à ces différentes mises en garde, rejoignit ses collègues du C. a.. Ceux-ci peaufinaient l'ordre du jour de leur réunion. Sous la véranda, Mouctar et Famoro Sidiman, Madi Sylla et Kalla Sumaworo, Cégba et Mopiva avec quelques autres étudiants, bavardaient. A priori, ils y traînaient pour glaner quelques informations de la réunion du C. a.. Ils se mirent à faire des commentaires sur l'attitude de Nédia.

Avec une naïve sincérité, Kalla proposa. « Il faut peut-être en parler au médecin du campus. Il est possible que ce soit un début de folie douce chez Nédia. On ne sait jamais. » Ses compagnons éclatèrent de rire.

— Est-ce que le médecin est spécialisé en élans du cœur ? Lui demanda l'un d'eux.

— Ah ! C'est ça ? Interrogea Kalla, franchement étonné. Alors là, le Vice ferait mieux de vite y répondre. Les femmes peuvent être très dangereuses dans ce genre de situation.

— Cette situation ou pas, Nédia est dangereuse. Déclara Madi.

— Comment ? Interrogea Kalla, plus que jamais sérieux. Son attitude d'innocence déclencha, une fois de plus, un rire généralisé.

— C'est simple, expliqua Madi. Elle est belle et impétueuse.

— Le mélange est explosif. Ajouta Mopiva en riant. Chez nous, dans une situation pareille, tu changes de village si tu ne veux pas de la fille. Ou bien tu ne dors ni la nuit ni le jour.

— Pourquoi ? Questionna encore Kalla, avide d'informations sur les *élans du cœur*. Il ne se préoccupait pas des rires qui fusaient autour de lui.

— Parce que mon ami à défaut d'avoir ton cœur, elle peut y planter un couteau. Reprit sagement Cégba, qui poursuivit, ajoutant à la perplexité de Kalla. Cela, c'est partout au monde. Dans le village de Mopiva, dans Diékké, quand une femme ou une fille est amoureuse de toi, tu ferais mieux de contrôler ce que tu manges, si tu la rejettes.

— Ah ! Bon ?

— Oui ! Mon cher Kalla, elle peut t'empoisonner avec la complicité d'autres femmes ou d'autres jeunes filles. Les soupçons pèseront sur elle si la chose est connue. Mais c'est tout. On ne pourra rien prouver. Les *élans du cœur* sont responsables des drames et des tragédies ainsi que de la grande plaie, l'adultère.

— Ahan ! Reprit Kalla d'un air encore plus surpris. J'apprends énormément de vous et je me félicite d'avoir évité la petite qui est derrière notre maison, ici à Gbalan.

Interdits, ils l'interrogèrent avidement, en cacophonie.

— Tu es d'ici, de Gbalan ?

— Oui. Répondit Kalla. Je sais que je suis le seul qui soit de la région. Donc, je n'en ai parlé à personne.

Mouctar le regardait avec du reproche dans le regard.

— Pourquoi ? Tu fais des complexes ? Et nous qui venons de si loin, est-ce qu'on fait des complexes ? Au contraire, nous sommes fiers de parler de nos villages.

Kalla bredouilla des excuses en s'expliquant gauchement.

— Désolé. Tout le monde critiquait Gbalan et la sécheresse du lieu. Alors... Alors... Je ne voulais pas d'histoire.

— Des histoires ! s'exclama Mouctar.

— Il veut dire que les gens auraient pu se moquer de lui. Expliqua Madi Sylla en regardant Cégba et Mopiva.

— Pourquoi tu nous regardes ? S'insurgea Mopiva. Nous, on se moque de la bêtise humaine non de la Géographie physique. Si on pouvait décider, tout le monde aurait choisi de naître dans le meilleur endroit possible. Ce qui ne veut pas dire que nos villages ne sont pas bons. C'est

en comparaison avec d'autres endroits que les gens disent qu'ils manquent de ceci ou cela. Sökhö Mamy qui s'était mêlé du groupe approuva.

— On manque de ce qu'on découvre ailleurs. On mangeait de la bouillie au sel avant de connaître le sucre. Aujourd'hui, on a remplacé le sel par le sucre.

Ils se regardèrent tous, contenant leur besoin de rire. Mamy Camara ne puisait ses exemples que dans la nourriture. Personne n'osa le souligner. C'est avec un sérieux irréprochable que Madi Sylla osa ironiser.

— Nous nous remettons à ta sage déduction, Sökhö Mamy. Ce dernier le scruta du regard. Ne décelant aucune trace de moquerie, il prit une attitude de fière satisfaction. Il aimait qu'on le respecte. Et, comme s'il voulait partager un immense secret avec eux, il demanda sur le ton de la confiance.

— Vous autres avez-vous entendu parler du *fouet rouge* ? Il se régala de leur stupéfaction. Effrayés ses interlocuteurs faisaient le vide autour de lui. Madi, en se mettant hors de sa portée, l'interrogea.

— Sökhö, est-ce la nouvelle forme de punition pour ceux qui vous manquent de respect ?

Sökhö Mamy fit durer leur anxieuse curiosité. Il redressa le buste et se mit à marcher de long en large, les bras croisés dans le dos, à la manière du vieil homme embarrassé devant un choix inéluctable. Soudain il cessa son manège et se planta devant eux. Le groupe que les autres formaient recula, encore, d'un seul mouvement.

— Vous avez peur de moi ? interrogea Sökhö Mamy d'un air désolé. Pourquoi ? Je n'ai jamais fait de mal à quiconque. C'était vrai. Le groupe se rapprocha dans un ensemble parfait. Alors Sökhö Mamy leur dit en baissant la voix.

— Le fouet rouge, messieurs les élèves professeurs c'est la réduction de la Mu, je veux dire la Moyenne universitaire à la dimension 5,00 sur 10.

— Vous voyez, maintenant c'est Sökhö Mamy qui nous mène en bateau avec des charades. Nous sommes venus ici, sélectionnés, non sur la base de la moyenne universitaire de 6,00 sur 10, mais celle de 7,00 sur 10. J'en ai eu la confirmation par mon oncle qui travaille au ministère de l'Éducation nationale. Alors comment peut-on nous ramener à la dimension 5, 00 sur... Avec un début de sourire, Sökhö Mamy l'avait interrompu.

— C'est difficile à croire, je sais. Nous venons, Tiofane, Robert et Manga et moi de faire un exercice récapitulatif de nos notes pour

découvrir qu'elles sont intercalées entre 5,00 et 5,50. Essayez donc avec les vôtres.

Le silence qui suivit leur permit de se questionner du regard. Individuellement chacun en avait fait le constat et s'était culpabilisé en secret. Collectivement, ils arrivaient à découvrir l'anguille cachée sous la roche ! Ils découvraient qu'ils étaient les victimes de la plus pernicieuse manipulation jamais connue, dans l'histoire des relations entre enseignants et enseignés en Guinée. Peut-être en Afrique et ailleurs. Les visages se décomposèrent au fur et à mesure qu'ils en percevaient la réalité. Mouctar et Famoro furent les premiers à réagir

— Un complot ourdi. S'écria Famoro.

— Le discrédit plutôt. La moyenne universitaire rabaissée, nous ne serons plus que des sélectionnés au rabais. Renchérit Mouctar.

— C'est impossible. S'interposa Madi. L'on ne croira jamais que les 113 étudiants de l'Énsup ont flanché collectivement.

— Non, bien sûr. Répondit calmement Kalla. Ils ne le feront que sur une année, mais elle se répercutera sur le cycle universitaire entier. C'est ça leur objectif.

Tout le monde le regarda. Il leur imposait l'implacable vérité en même temps que ses capacités d'analyse souvent masquée par l'ombre de Tibra. Un à un ou par deux, ils repartirent dans leur dortoir. Inquiets et meurtris. Ils avaient oublié d'espionner le C. a.



Tiofane et ses collègues étaient assez loin de la porte du réfectoire. Par mesure de sécurité, ils avaient demandé à l'une des balayeuses de la rabattre sans éveiller l'attention des élèves professeurs sous la véranda. Faisant semblant de nettoyer, elle s'était exécutée avec soin. Il avait décidé d'organiser cette rencontre après la tumultueuse réunion avec le Directeur général.

Chacun des membres du C. a. prenait ses attributions au sérieux. Ils les clarifièrent avec un procès-verbal à l'appui. Puis, ils décidèrent des moyens et méthodes d'animation du campus. Cela passait, d'abord, par l'acquisition de matériels de sports adéquats et la formation des équipes. Le nombre réduit d'élèves professeurs imposait des choix particuliers. Ils s'en tinrent à des sports tels que le football, le basketball, le volleyball, le tennis de table et l'athlétisme. Le nombre des filles n'étant que treize, l'on conclut que les mêmes sportives constitueraient des équipes dans différentes disciplines. Momo proposa que les filles fassent partie des

équipes de garçons en basketball et en volleyball. Devant les expressions de doute de ses collègues, il expliqua gaîment.

— Je vous assure que vous serez étonné de leur performance.

Secrétaire aux sports, seul étudiant venu de l'université de Kankan à être élu au C. a., il leur raconta.

— Une fois, à Kankan, il arriva bizarrement que plusieurs de nos joueurs de basketball soient blessés. Nous étions en compétition interuniversités. Lorsque j'ai proposé de faire jouer des basketteuses à leur place, tout le monde s'est mis à rire. Mais il fallut le faire. Elles ont marqué plus de paniers que quiconque. Les adversaires qui, au départ, étaient tout aussi réticents à jouer contre des filles n'en revenaient pas. Elles se sont, techniquement et physiquement, confrontées à eux sans complexe et sans rechigner.

— Nous n'avons peut-être pas ce genre de filles ici. Opposa Sernödjö, Secrétaire à l'hygiène.

— Erreur. Jubila Momo. Il y en a deux : une en basketball, c'est Bineta Diaby qui fait biochimie et l'autre en volleyball, Kodja Touré en Chaire de chimie. Elles viennent de l'université de Kankan. S'il y en a deux, il peut y avoir plus par émulation.

— Ça, c'est vrai, répliqua Kandjan. Je vous informe qu'il y a aussi Mabette Camara en chimie qui vient de l'université de Conakry. Elle en découdrait avec n'importe qui au volley et au basketball. À la Fac, elle s'entraînait avec les garçons et jouait des matchs avec eux. Attention, elle est aussi ceinture noire de judo.

— Apparemment, nous aurons un départ au niveau de ces filles. Elles contribueront à attirer les autres. Complimenta Tiofane. Et les garçons ?

— Là, je peux dire que nous sommes gâtés en football. Intervint Bema, Secrétaire chargé du matériel. Il y a un paquet de bons joueurs. Ça commence par Kandjan. Nous nous sommes plusieurs fois confrontés dans les compétitions inter-P. r. l. Il est très bon et il y a aussi Joe Thiam que j'ai connu dans les mêmes circonstances et...

— À la finale de la dernière compétition, tu m'as blessé. L'interrompt Kandjan en montrant une large cicatrice sur son tibia.

— Non seulement vous aviez gagné avec trois buts à zéro, dont deux buts de toi mais tu t'es mis à me dribbler pour me ridiculiser. Ma fiancée était parmi les spectateurs. Le sang m'est monté à la tête. Question d'honneur, tu comprends ?

— Ah ! J'ignorais que ta fiancée était là. C'est à cause de cette blessure que j'ai fait semblant de ne pas te reconnaître ici. Je suis resté un mois à la maison sans pouvoir jouer. Le temps qu'il faut pour mûrir une rancune.

— Je sais. Je demandais toujours après toi. Je regrettais mon acte tous les jours. D'ailleurs ma fiancée m'a sérieusement engueulé à la fin de ce match. Elle déteste les brutes.

Ils se serrèrent les mains en riant, mettant fin à des années de rancune sportive.

— J'ai une révélation qui va vous estomaquer. Déclara Kandjan. Le seul qui le sait, c'est peut-être Bemba. Celui-ci hocha la tête avec un sourire sibyllin.

— Nous avons un virtuose du ballon rond, mais il est frustré. Poursuivit Kandjan. Sökhö Mamy Camara est un virtuose du ballon rond. Il excelle aussi bien sur un terrain de foot, de basketball que de volleyball. C'est un gaucher quasiment imbattable sur une table de tennis.

Les exclamations s'entrechoquèrent. Tiofane réussit à dire. « Les gens savent bien cacher leur secret. »

— Sökhö Mamy ne le cache pas. Il a décidé de se consacrer à ses études après avoir été recalé à la sélection nationale de basketball à cause de sa taille bien qu'il fut le meilleur de loin. Lui répondit Kandjan.

— Tayirou Barry en biochimie est bon en basketball et en football. Sory Kobani en Géo-éco a été un des meilleurs buteurs à l'université de Kankan. Ajouta Momo.

— Enfin, ces quelques-uns pourront faire partie de la commission des Sports et contribuer à la formation des équipes. Les sportifs respectent ceux d'entre eux qui font des scores. Conclut-il.

— Bien, dit Tiofane à Momo, je pense que ton travail est facilité à moitié. Il faudrait faire du sport un moyen d'animation du campus tous les soirs. Il permet de détendre le corps et l'esprit. Je suggère que personne ne soit exclu. Les novices apprendront avec ceux qui ont déjà de la pratique. De cette façon, il y aura de nouveaux prétendants.

Ils se mirent d'accord pour demande à l'officier-major d'approuver l'obligation du sport à la place des exercices de réveil matinal qu'il prévoit. N'étant pas nombreux, ils pourront trouver du matériel suffisant. Au circuit dortoirs-classes-réfectoire, ils prévoyaient avec amusement d'ajouter un autre circuit triangulaire parallèle ; réfectoire-dortoirs-terrains de sports.

— À propos, suggéra Kandjan, il faudrait visiter les terrains et les mettre à jour, s'il le faut.

Dès après les élections, Momo avait pris les devants.

— C'est déjà fait. Rassura-t-il. Ils sont en bon état. Le terrain de basket, en face du bâtiment des profs, est combiné avec le terrain de volleyball. Les tracés sont bien faits. C'est le terrain de football, derrière l'infirmerie, qui a besoin d'un coup de désherbage. Il y a un Caterpillar au garage qui pourrait aider à le faire rapidement. Il nous suffit de trouver un chauffeur compétent, à Gbalan.

Après l'élaboration du plan de développement sportif du campus, on passa au second pilier important : l'animation culturelle. Il fut entendu qu'on relancerait le « *Théâtre des Apaiseurs* » malgré « les soupçons politiques » liés à l'existence du « *Sénat des Apaiseurs* ». Ils savaient que les actions de ce sénat ne dérangeraient pas les leurs. Bien au contraire.

Pour démarrer les activités, ils convinrent de lancer des concours inter-Chaires en productions théâtrales et en sports pour faciliter la sélection des talents en égayant les soirées studieuses au campus. Un programme d'invitation des artistes, des orchestres de musique furent établis. Seydou Sylla, le secrétaire chargé des finances, fit une proposition dont l'importance se révéla dans leur avenir.

— Je crois Vice, que pour rompre notre isolement, il serait bon d'inviter à nos manifestations les écoles qui sont à proximité. Les autres applaudirent vivement.

— Très bien. Approuva Tiofane. Les applaudissements montrent que tout le monde est d'accord. Pour Kandjan, secrétaire à la défense, il va falloir veiller à la discipline et à la sécurité sur tous les plans. Poursuivit-il sans s'arrêter. Qu'on ne touche pas aux filles mineures de ces écoles. Ça, c'est le plus difficile. Ce sont des mineures surexcitées qu'il faut tempérer. Elles représentent aussi nos propres sœurs que nous respectons.

Il soupira en pensant à Rokhia sa petite sœur qui était à la faculté des sciences agronomiques de Sonfonia. Elle n'était plus mineure, mais il la protégeait toujours.

— Autant que possible, déclara-t-il, l'un des chauffeurs de camion ou de bus raccompagnera les plus jeunes élèves, avec les filles, à la fin de nos activités sportives et culturelles. Cette année, je propose que nous nous préparions sans participer aux compétitions interscolaires et universitaires nationales. Là-dessus, les avis étaient partagés. Chacun défendait son point de vue. Sernödjö, la meilleure étudiante en Chimie, ouvrit une brèche.

— Je pense que le Vice a raison. Nous avons un nouveau système d'enseignement qui nous donne une énorme charge de travail. Alors, il serait difficile de concilier les deux avec excellence. À moins que nous voulions faire du sport pour le sport, il vaut mieux consacrer le reste des

mois à entraîner les équipes. Nous aurons, ainsi, le temps de nous adapter aux cours. Il y eut un moment de réflexion en silence. Elle en profita pour glisser, perfidement.

— Le Vice aura aussi le temps de faire le choix parmi ses nouvelles admiratrices dont certaines savent si bien faire du théâtre. Tout le monde savait qu'elle parlait de Nédia. Personne ne releva l'allusion. Tiofane, pas gêné du tout, regarda Sernödjö en face, en parlant.

— On va faire de la compétition, cependant. Nous organiserons des rencontres amicales avec les facultés Agronomiques de Sonfonia, Dubréka et Kindia, le lycée et l'équipe préfectorale de Coyah ainsi que l'université de Conakry, les mois à venir.

Faussement candide Seydou Sylla fit remarquer.

— Cela va faire beaucoup de nouvelles actrices de théâtre.

Sernödjö le fusilla du regard. Une fois de plus l'on décida d'ignorer la remarque. Imperturbable Tiofane continua.

— Lorsque nous allons nous quitter, réfléchissez aux différentes commissions qui pourront être mises en place pour nous aider à exécuter notre plan de travail. Surtout, il faut élaborer correctement vos budgets et en discuter avec Seydou Sylla. Il établira un budget global incluant toutes les dépenses de l'école avant la prochaine consultation avec le président du C. a.

À cette évocation, ils échangèrent des regards et des sourires de sous-entendus, sans plus. Ils savaient que ce côté, la cause était entendue. « Pour un moment. » Se dit Tiofane qui se doutait que Sidiki Daman, le directeur général, ne baisserait pas aussi facilement les bras.

À voix haute, il ajouta.

— Bemba passera en revue le matériel, le ravitaillement en denrées périssables ou non, le budget journalier de la cuisine et les frais d'entretien. Notre prochaine rencontre portera uniquement sur le budget et les sources de financement de nos activités.

Chacun d'eux manifesta sa satisfaction de voir le Vice-président en venir aux finances qui permettront la réalisation des différents projets.

Tiofane sans tenir compte de l'excitation de ses camarades à propos des finances.

— La secrétaire en charge de l'Hygiène devra contrôler les travailleurs engagés pour assurer les nettoyages quotidiens et hebdomadaires. Elle veillera à ce que les étudiants tiennent propres leurs dortoirs respectifs. Je vous propose, officiellement, Sökhö Mamy pour la gestion du réfectoire. Il

l'a expressément sollicité et a déjà commencé. Il pourrait être secondé par Robert Kandè dont vous connaissez tous l'intégrité et l'honnêteté.

Il se tourna vers le secrétaire chargé de la discipline et de la défense.

— Je propose à Kandjan d'utiliser également Robert au titre de chef de la milice du campus. Il servira avec toi, de correspondant du C. a. auprès de l'officier-major, Directeur de l'Internet. Ce dernier va penser que c'est pour le contrôler, mais ne pourra pas refuser. Avons-nous épuisé l'ordre du jour ? Si vous avez des objections sur mes propositions, j'écoute.

Seydou Sylla prit la parole.

— Sökhö Mamy Camara me semble être quelqu'un de très porté sur la nourriture. En fait, il est gourmand. Ne va-t-il pas...

— Manger le plat de tous ? Ironisa Sernödjö qui lui en voulait encore de sa remarque impertinente de tout à l'heure. La boutade les fit rire. Seydou Sylla chercha de la place en dessous de la table pour étaler ses longues jambes, avant de répondre, impassible.

— À part ça, je n'ai pas d'objection. Mieux, je suis rassuré qu'il soit secondé par Robert qui est très correct. Enfin, nous aurons le chargé du matériel et moi-même, les yeux grands ouverts sur Sökhö Mamy. Je lui connais un petit péché. J'espère qu'il saura être modéré...

— De quel péché s'agit-il. Se dressa Kandjan. Nous devons le savoir avant de donner notre approbation. Seydou répondit dans un souffle.

— Il fume de l'herbe.

Tout le monde comprit. Dans les villages en plus du tabac, très fort, cultivé dans les jardins spéciaux il y avait, à la culture ou à l'état sauvage, d'autres catégories d'herbes. Séchées et traitées, elles avaient les mêmes effets que la marijuana ou le hachich et parfois plus. On les appelait « *yembè gnakeby* ». Ce qui veut dire, littéralement, « *mauvaises herbes* ». Les villageois les fumaient judicieusement pour soutenir leur énergie lors de grands travaux champêtres. Certaines herbes étaient écrasées sous forme de poudre, chiquée par les femmes en particulier, mais aussi des hommes. Découpées en petites tranches, on les fumait également à la pipe. Des cas d'addiction étaient reconnaissables par la perte de l'appétit et du poids chez les individus. En réalité, dans les années 50 à 60, les conséquences de l'abus de *mauvaises herbes* dans les villages n'étaient pas recensées. C'est avec le phénomène de la marijuana et du hachich que des comparaisons furent faites sur les consommateurs.

Entre eux, Kandjan était le plus averti en la matière. Il avait connu une période d'addiction. La consommation excessive d'herbes avait failli mettre un terme à ses études. C'est en voyant son demi-frère perdre la

raison qu'il avait pris conscience du danger. Il s'était donc contraint à une phase de sobriété puis de modération. Il fumait encore en surveillant sa dose et la qualité des herbes. Mais il mangeait toujours peu et était resté mince avec les nerfs dont on voyait les tracés sous la peau de ses bras. Ce fut lui qui parla pour répondre à Seydou.

— Tu as raison mon ami. Sans contrôle cela pourrait être dangereux. Mais je ne vois pas de signe de danger chez Sökhö Mamy. Crois-moi sur parole, je sais de quoi je parle. Non seulement j'y suis passé, mais mon demi-frère est devenu fou par excès. Accordons-lui sa chance. Je lui parlerai. Nous avons notre langage.

À l'exception de Tiofane, ils furent surpris par la révélation que Kandjan venait de faire sur lui-même. Nul ne le condamnait pour autant. Ils étaient plutôt curieux de découvrir l'aspect marginal de leur collègue du C. a. Momo, le Secrétaire aux sports se rapprocha de Kandjan comme s'il découvrait un être venu d'une autre planète.

— Tu fumais vraiment de la drogue ? Et tu jouais au football avec ça ? Personnellement, j'ai toujours vu les drogués fous ou à la morgue.

— Eh bien, ce n'est pas toujours le cas. La preuve, je suis là, bien vivant et, crois-moi, pour longtemps. Tu as raison pour le sport. Malgré mes talents et ma sélection dans l'équipe préfectorale de foot, je n'ai pas pu suivre correctement les entraînements à cause de 'l'herbe'. J'ai donc été, disons... remplacé. Une des conséquences négatives de l'abus de consommation. Sinon, plusieurs d'entre nous fumaient avant d'aller jouer. Ça t'évite de sentir la douleur des blessures et des chocs sur le terrain. Mais bon, il faut savoir gérer.

Momo le mangeait pratiquement des yeux. Enfin, il lui serra longuement la main. Pour lui, c'est le héros qui a survécu à la drogue. C'était bien le cas. Avant que d'autres commentaires et questions ne suivent, Tiofane intervint.

— Disons que nous sommes bien servis. Nous avons un "expert" en narcotique qui pourra détecter nos drogués dangereux s'il y en a et les amener à un comportement adéquat. Nous n'avons pas beaucoup de latitude quant aux vices des uns et des autres.

Ils en étaient conscients. Certains aiment l'alcool et le sexe, d'autres la drogue et le sexe. Une catégorie préfère les binaires alcool-sexe, drogue-sexe. Les homosexuels étaient encore peu nombreux, ou inexprimés pour le moment.

— À chacun son truc. Signifia Tiofane en terminant. Tant que cela ne gêne pas l'ensemble, nous ferons avec et assumerons nos différences. Sur

ce, continuons à réfléchir pour améliorer notre plan de travail. Je suppose que mes propositions sont acceptées.

Chacun approuva de la voix ou de la tête. Il n'avait pas parlé de l'affaire du *fouet rouge*. Il voulait mener son enquête à ce propos et savoir comment les étudiants y réagissaient. Ils n'avaient pas non plus évoqué les indécrotesses du Directeur général. Les solutions préconisées devront être mises en pratique à cet effet.